

La tribu « Qatpat »

Les chats passent chez moi comme sur un boulevard. Un boulevard non, c'est plutôt une rue voire une ruelle...

Ils traversent le jardin, toujours de la même façon : certains traversent sans vergogne et sans s'arrêter ; d'autres, plus méfiants, longent la barrière ou la haie et galopent très rapidement lorsqu'il faut passer sur la pelouse ; d'autres encore, rêveurs ou sans gêne s'installent sur une marche, dans un pot de fleurs ou carrément sur le rebord de la fenêtre et regardent l'intérieur de la maison, la prenant sans aucun doute pour un aquarium.

Et puis, il y a ceux qui ont dû faire du cirque : ils foncent et sautent dans le cerisier japonais, se laissent pendre agrippés par leur pattes de devant, se rétablissent et s'installent à bonne hauteur : ils règnent sur le jardin, enfin un

temps... et sans raison apparente grimpent jusqu'en haut, prennent un élan et redescendent à une vitesse prodigieuse. A se demander s'ils ne s'entraînent pas pour un numéro de cirque !

Leurs passages réguliers m'incitent à les baptiser d'un nom qui correspond le plus souvent à leur comportement et quelque fois à leur apparence. C'est une habitude que j'ai depuis toujours, et cela vaut pour les animaux comme pour les végétaux et même... les humains.

Il y a Sultan, c'est un gros chat à rayures foncées ; son poil est luisant, bien nourri et sûrement maître chez lui ; on le remarque parce qu'il passe en traversant la pelouse sans s'arrêter, sûr de lui. S'il entend un bruit, il s'arrête, tourne légèrement la tête, fixe d'un regard noir d'où vient le bruit, et d'un air fier continue son chemin.

Et puis il y a Mingsu : il est magnifique, moitié siamois, moitié quelque chose ; ses yeux bleus sont soulignés de noir et très étirés. C'est un charmeur : dès qu'il voit une demoiselle, il lui fait la cour ; il émet alors un doux ronron comme une chanson douce ; on a l'impression qu'il fait la sérénade ; il est câlin comme un matou qui veut des caresses.

Enfin, il y a celui qui est blanc avec des taches noires sur un œil : un gros matou pas commode qui veut faire sa loi ; son allure me fait penser à un chat toujours à l'affût d'un mauvais coup ; le blanc de ses poils n'est pas très blanc et il a l'œil mauvais de celui qui est à la recherche de bagarres, un mauvais garçon quoi ! C'est Grosstash.

Ces trois-là ne se croisaient pratiquement jamais, sauf... sauf... lorsque Longpat est arrivée chez nous.

Elle était toute efflanquée, maigre et affamée. Elle était si maigre et semblait si immense

qu'on ne voyait que ses pattes. Je lui donnai le nom de Longpat pour mieux la situer dans tous ces personnages à poils. Elle possède des yeux de jade et trois superbes couleurs sur le dos, tout en pastel de beige, marron et blanc.

Elle mourrait littéralement de faim. Après s'être rassasiée et sûrement assurée de notre réaction, quelques jours plus tard, elle nous amenait ses deux petits : une toute petite boule de poils rayée roux et roux – son nom fut tout trouvé : Turu ; et une autre petite chose à pattes blanches et manteau gris foncé et gris clair – aussi douce que sa mère : elle reçut le nom de Ducet.

Les jours s'écoulèrent. Elle installa son nid sous le grand résineux dont les branches touchent terre. C'était un endroit idéal pour se protéger de la pluie, du froid et des regards des humains. Nous ne voyions que très rarement les petits. Il se passa bien deux mois avant qu'ils ne s'approchent avec leur mère au repas du soir. Ce fut à cette même période que les

matous commencèrent à rôder, à tourner dans le jardin, à s'installer en position de statues de sel.

Et voilà que ces trois gros matous, de milieux différents, comme il se doit, se mirent à lui conter fleurette et chanter aussi faux les uns que les autres. Les nuits ne furent plus aussi calmes ; les roucoulements d'amour des prétendants faisaient fureur ! Les ballades de troubadours s'étaient transformées en répétition hard rock.

Le tapage en attira d'autres... bien entendu !

Je ne les avais jamais vus... un gris aux yeux orange et un blanc avec un collier, un tout noir aux yeux verts, un duo qui ne se séparait jamais, l'un blanc, l'autre gris avançant tous les deux l'un à côté de l'autre et je ne parle pas de ceux que je ne voyais pas la nuit.

Tous ces troubadours affolaient nos deux autres chattes : Mescal et La Ficelle. Les

titulaires du logement : Mescal, la chatte d'intérieur ; La Ficelle, la chatte d'extérieur qui dort dans la chaufferie.

Effectivement, tout ce raffut dérangeait et inquiétait tout le monde, hommes et bêtes. Dès qu'on entendait « chanter » les matous, les deux chattes s'aplatissaient et se cachaient, de peur de je-ne-sais-quoi...

A tous les moments de la journée, Longpat se réfugiait dans un coin qu'elle croyait inaccessible à ses poursuivants... en vain. Ils se liguèrent à trois, quatre. C'était à qui allait la coincer : ils étaient effrayants dans leur tactique, les yeux plissés, fixes avec leurs cris de guerre, le poil hérissé en crête tout le long du dos, prêts à bondir.

Dans un premier temps, ils se serrèrent les coudes, puis ce fut au plus rapide, ou au plus fort d'essayer de sauter sur celle qu'il convoitait. A ce moment-là, les concurrents en

prenaient également pour leur grade. C'était la guerre de Troyes !

Lorsque je m'approchais, rien ne les faisait fuir : ni les « *chchchch* »..., ni les « *allez ouste !* », ni les claquements de mains. Je voyais arriver le moment où l'un d'eux aurait le dessus et s'approprierait le privilège de convoler avec Longpat et toutes les conséquences qui en découleraient quelques semaines plus tard ...

Sans compter également l'éveil de Ducet qui prenait le même chemin.

Oh là là, il était temps de mettre fin à tout ce ramdam.

Il nous fallut ruser pour approcher la belle aux yeux de jade. Entre les attaques en lignes, les repères sur le toit, et les refuges sous les paniers, je fus plus rapide que tous ces matous ; je réussis au bout de plusieurs jours à l'attraper. L'estomac vide l'avait ramenée vers nous un soir, tard. Je réussis à l'approcher.